

Après quelques détours, Soucy D. Gagné a découvert la psychologie, puis la psychologie sociale, et s'est lancé dans les sondages d'opinion publique. Il fut l'un des premiers, avec quelques collègues psychologues, à fonder au Québec sa propre entreprise d'études psychosociales. Dans cette entrevue, il nous raconte, entre autres, les balbutiements de la technique des sondages.

Pierre Michaud

Université du Québec à Montréal

P.M. Quand on est Gaspésien, par quel cheminement on en arrive à devenir psychologue?

S.D.G. Un long cheminement! En réalité, deux ans avant la fin de mes études classiques, je ne connaissais rien de la psychologie comme profession. Jusqu'alors, ma connaissance de la psychologie était purement académique. Premier éclairage: les Fiches de Richard Joly. Suite à cette lecture, j'avais opté pour les Relations industrielles, option que je mis sur la glace pour deux ans, le temps de joindre l'équipe de militants bénévoles à la centrale de la Jeunesse étudiante catholique (J.E.C.) à Montréal. C'est durant cette période et grâce à mes contacts quotidiens avec une équipe exceptionnelle de jeunes militants et militantes engagés dans une réflexion et une action concertée auprès des étudiants de tous les niveaux que j'ai développé le besoin et le désir de m'inscrire au département de psychologie de l'Université de Montréal. J'en étais arrivé, par mes lectures et de nombreux contacts avec le monde de la pédagogie, à penser que la psychologie, individuelle et sociale, constituait un puissant outil de croissance et de libération. Conscient de mes limites dans l'univers complexe de l'action sociale, j'avais développé le projet de m'inscrire dans cette discipline.

P.M. Dans cette équipe, à la Centrale, est-ce que certains s'orientaient vers la psychologie?

S.D.G. L'un d'eux avait déjà étudié en psychologie, un autre avait terminé en sciences sociales, une troisième collègue, en pédagogie. Tous manifestaient un intérêt certain pour la psychologie. C'est par eux que j'ai appris l'existence des travaux de Hesnard, de Mounier, de Freud et de Jung, de même que des activités du Centre de recherche en relations humaines dirigé par le Père Bernard Mailhot et de celles d'Arthur Tremblay en pédagogie à l'Université Laval. Nous avions à écrire des programmes d'action, des articles, à organiser des sessions de réflexion sur des thèmes aussi ambitieux que la famille et la politique, pour ne nommer que ceux-là. Il nous fallait donc nous documenter. Je me rappelle avoir osé m'attaquer à la lecture du Traité du caractère de Mounier.

P.M. Le Traité du caractère de Mounier!

S.D.G. Oui, mais je ne saurais dire si je l'ai tout lu à ce moment-là! Si je reviens à la première question sur le cheminement qui m'a conduit à la psychologie, je pourrais ajouter certains contextes de vie qui, à mon insu, ont influencé ce choix final. Au départ, il y avait chez moi un intérêt certain pour les comportements humains, le goût de comprendre les sentiments des membres de ma famille, les colères et les larmes attendries des oncles et des tantes, le goût de faire office d'arbitre des conflits familiaux, de pacificateur parfois. Au plan des influences lointaines, mon intégration progressive à la vie de collègue, les rôles que j'ai été amené à jouer

comme président de classe et de divers groupes d'activités, tout cela m'a obligé à mieux comprendre l'importance des rapports humains et l'univers des motivations. La rencontre d'amis de collège intellectuellement ouverts à tous les courants d'idées nouvelles de l'époque et les échanges longs et animés qui occupaient les longues marches en rond sur le préau du collège à Gaspé après souper, les jours de pluie ou de tempête n'ont peut-être été que des moments privilégiés, mais je me souviens encore du bagage de questions en lien avec la psychologie restées alors sans réponse. À ces moments privilégiés s'ajoutaient les coups de cœur que des professeurs doués comme les Lamarche, Dumouchel, Pomerleau, Robitaille, tous clercs de St-Viateur, provoquaient pour la littérature, l'histoire, la musique ou les sciences. Des coups de cœur qui m'ont ouvert à des univers inexplorés jusqu'alors et aux multiples plaisirs de la connaissance sous plusieurs formes. En oubliant la piètre qualité de la bouffe, je crois que mes sept années de collège ont été un moment privilégié de découvertes et d'apprentissages à la découverte. Arrivé à Montréal, j'étais dans un état de disponibilité à apprendre et à m'engager dans un projet qui me lançait plusieurs défis dont celui de mieux comprendre la nature humaine en action et en projet de croissance, de mieux comprendre également l'aspect social de l'action des humains et la nature de leurs relations, préjugés, perceptions et motivations. Sans doute aussi de m'inscrire de façon plus consciente dans le courant de changement qui se préparait au Québec au début des années cinquante.

P.M. Puis ce fut le passage à l'Université.

S.D.G. Oui, en septembre 1953, après avoir passé les examens d'usage, j'ai pu plonger dans l'univers plus rigoureux encore des études, me familiariser avec l'ensemble des concepts et des outils qui me permettraient d'entrer dans le monde du travail avec la licence en psychologie en poche. Dès la deuxième année d'étude, j'ai bénéficié d'un stage en psychologie sociale au Centre de recherche en relations humaines où j'ai pu pratiquer les techniques d'observation et d'analyse des dynamiques de groupe. Le thème à l'étude durant mon séjour était celui des relations interethniques : un sujet qui m'a passionné et qui me passionne toujours. Au chapitre des apprentissages théoriques et techniques en psychologie sociale, j'ai commencé à m'intéresser aux sondages d'opinion et à y faire mes premières armes auprès d'une classe d'étudiants de l'École normale Jacques-Cartier dans le cadre d'un travail académique. Armé de quelques cours de statistiques de base et du bagage de cours généraux en psychologie, psychométrie et méthodologie de la recherche, sans oublier les savants cours d'anthropologie, de psychologie animale et de psychophysiologie, je m'associais au Groupe de recherche sociale, une équipe pluridisciplinaire fondée par Fernand Cadieux, ex-président de la J.E.C., un intellectuel engagé et visionnaire.

P.M. Nous voilà dans les sondages!

S.D.G. En partie seulement, car le groupe de recherche sociale était composé d'universitaires et de chercheurs fraîchement sortis des études de deuxième et de troisième cycles. C'était, à ma connaissance, le seul groupe de recherche privé dont les premiers travaux ont porté, entre autres, sur la vie de quartiers défavorisés, sur l'intégration des immigrants à Montréal et sur des questions sociopolitiques. Je me suis plus particulièrement impliqué dans un sondage auprès des immigrants, une étude dirigée par Raymond Breton, professeur à l'Université de Toronto, et dont le contenu a alimenté sa thèse de doctorat en sociologie. Les études par sondage et entrevue de groupe étaient devenues ma spécialité professionnelle. Un bref stage d'été au Survey Research Center de l'Université du Michigan, à l'été 1957, venait confirmer cette orientation. C'est ainsi que, fort d'une expérience de deux années au Groupe de recherche sociale et d'un séjour chez les Américains, j'ai pu joindre le service de recherche de Radio-Canada à Montréal dont Antonin Boisvert, psychologue, assurait la direction.

P.M. Ce service de recherche à Radio-Canada, c'était nouveau à ce moment-là?

S.D.G. En juillet 1958 ce service ne comptait que quelques années à Montréal. Je m'y suis intégré à un moment charnière de son développement, à un moment où les cotes d'écoute avaient la vedette et où les études plus approfondies des clientèles commençaient à peine à être requises par les divers services de programmation (jeunes, affaires publiques, téléromans, variétés, etc.). Le service de recherche à Radio-Canada a pour ainsi dire créé au Québec la première équipe de chercheurs spécialisés dans les études et sondages sur les auditoires. Les sondages étaient élaborés et exécutés selon les règles de l'art. On y trouvait des psychologues, des sociologues, des économistes tous soucieux de fournir des données fiables et valides sur les comportements, les opinions et les intérêts des auditeurs. Les sondages devenaient progressivement partie prenante du processus d'élaboration des programmes et d'émissions particulières. Déjà, nous testions des concepts d'émissions, prétestions des émissions pilotes, inventorions les profils de clientèle et mesurions la popularité et l'impact des émissions, y compris les débats télévisés dont celui, entre autres, de Johnson et Lesage en 1960. Après sept années au service de recherche à Radio-Canada et après l'expérience de direction d'une équipe de recherche pluridisciplinaire, je me sentais en mesure d'accepter la direction des études sur les médias de masse entreprises par la Commission Laurendeau-Dunton en 1965.

P.M. Pourrais-tu préciser brièvement le rapport avec les sondages?

S.D.G. La Commission avait initié des études par sondages et analyses de contenu des perceptions, opinions et préjugés qu'entretenaient francophones et anglophones les uns à l'endroit des autres. Une dizaine de chercheurs avaient été embauchés pour réaliser des travaux de recherche. Tout en assurant l'évolution normale de ces travaux, selon des standards scientifiques et à l'intérieur des échanciers, j'ai eu à initier des analyses de contenu de quotidiens à travers le Canada, des sondages auprès des journalistes francophones et anglophones, une étude auprès des agences de presse, ceci avec la collaboration d'une équipe de sociologues, de politicologues et les précieux conseils de Jean-Louis Gagnon et d'André Laurendeau, respectivement commissaire et co-président de la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme. Léon Dion, politicologue de l'Université Laval, et Michael Oliver, politicologue de l'Université McGill assuraient la direction de la recherche pour l'ensemble de la Commission. En raison du lien très étroit entre la recherche et le mandat de la Commission, j'ai pu constater l'importance que pouvaient prendre les divers sondages comme source d'éclairage pour les recommandations d'actions relatives à l'implantation d'un bilinguisme plus fonctionnel au Canada. Après deux ans d'activités à la Commission, je me suis associé à Yvan Corbeil qui avait fondé sa propre maison de recherche (CROP) et qui s'était joint à la Société de mathématiques appliquées devenue multidisciplinaire. Trois ans plus tard (1969), je fondais Sorécom (Société de recherche et d'étude en science du comportement) avec quatre autres collègues psychologues.

P.M. À Sorécom, vous y avez poursuivi votre projet principal?

S.D.G. D'abord oui, puisque que Sorécom a, pendant 21 ans, poursuivi sa mission dans la plupart des secteurs d'activités de la vie québécoise, soit de fournir de l'information de première qualité à la population et aux preneurs de décisions. Beaucoup de ces renseignements ont été publiés dans les journaux à grand tirage et portaient sur des enjeux politiques, éducatifs, culturels et économiques. Durant ces années, nous avons approfondi nos connaissances des techniques de sondage face-à-face et téléphonique de même que celles des techniques de recherche qualitative. On était loin des premiers balbutiements des compilations des données avec des "broches à tricoter".

P.M. Vous compiliez vraiment à l'aide de broches à tricoter?

S.D.G. Façon de parler! C'était vers 1955-56, il y aura bientôt un demi-siècle. Une fois les entrevues complétées, nous poinçonnions les réponses sur des cartes de 80 colonnes. Chaque réponse recevait un numéro de 0 à 9 ou de 00 à 99, selon le nombre de réponses possibles. Pour les besoins d'analyse, on créait des sous-groupes selon le sexe, l'âge, la scolarité, etc., en introduisant une broche dans le trou de la carte (préalablement poinçonnée) correspondant au groupe d'âge, au sexe, à la scolarité ou à toute autre caractéristique, de telle sorte qu'on pouvait identifier les 500 femmes d'un échantillon de 1000 puis, chez ces dernières, repérer les célibataires qui travaillaient à temps plein, celles qui avaient l'intention de voter ou qui se disaient très satisfaites d'une émission en particulier. Cette technique particulièrement longue et peu efficace fut remplacée par un ancêtre des ordinateurs destinés aux opérations comptables avec lesquelles j'ai pu me familiariser au Service de recherche de Radio-Canada. Je n'ai donc pas eu le temps de vraiment apprendre à tricoter! Avec les ordinateurs comptables que nous devions programmer nous-mêmes en manipulant des fils sur une plaque de plomb, nous étions obligés de produire des tonnes de feuilles de résultats pour effectuer des analyses que nous jugions encore trop descriptives et limitées à quelques variables. Dès 1960, nous pouvions compter sur des ordinateurs plus performants et des programmeurs professionnels dont Jean Baudot et Jean Fortin qui nous ont permis, à Radio-Canada, de réaliser une étude d'envergure sur les comportements des auditeurs et téléspectateurs de la Société face à l'ensemble de sa programmation. Nous étions donc à l'orée de la période des logiciels d'analyses sophistiquées, mais à environ trente années derrière les premiers sondages Gallup.

P.M. Revenons à Sorécom que vous aviez fondée. Comment en est-elle venue à se faire une réputation?

S.D.G. Sorécom a atteint sa notoriété dès 1980 en raison de ses sondages politiques publiés dans les quotidiens du pays dont ceux sur le référendum du gouvernement Lévesque. Mais ses études et ses sondages à caractère psychosocial étaient déjà connus dans les milieux d'affaires gouvernementaux et paragouvernementaux. Nous avons fait le pari que la façon idéale de nous faire connaître et apprécier était de miser sur l'excellence, sur le caractère professionnel et scientifique de nos études par sondage ou par des techniques proprement qualitatives. Le temps nous a donné raison; si bien que, durant plusieurs années, nous avons travaillé étroitement avec les universités, soit pour superviser le processus d'évaluation de l'enseignement par les étudiants, soit encore pour diriger des stages en psychosociologie à l'Université du Québec à Montréal. En 1985, j'ai vendu mes parts à un collègue, mais je suis demeuré membre actif jusqu'en 1990. La notoriété de Sorécom n'a cessé de grandir jusqu'au jour (1990) où ses nouveaux propriétaires ont décidé de fermer boutique. À la nouvelle de cette décision, quelques collègues intéressés à poursuivre leur carrière en recherche et moi-même avons opté pour une formule nouvelle d'association avec Le Groupe Multi Réso qui a toujours pignon sur rue et qui regroupe six associés.

P.M. Et la retraite, c'est pour quand?

S.D.G. Merci de m'y faire penser! Déjà j'ai ralenti le rythme du travail en m'accordant des vacances prolongées à l'été 2001. J'ai encore trop de beaux projets sur la planche pour donner priorité à celui-là. Sous l'inspiration de mon entourage, j'y parviendrai sûrement et, je l'espère, en toute sérénité!

Propos recueillis le 1er mars 2001